

La Nuit
des Écluses

NOIR - Quêtes et enquêtes
Collection dirigée par Pierre-Michel Pranville

© Neuronnes Communication pour Envolume

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

Bernard-Marie Garreau

La Nuit des Écluses

Un flic en soutane - Saison 3



La recherche d'un dédicataire ressemble à celle des champignons. Il y a les spécialistes du mycélium, qui ratissent le terrain et font les choses méthodiquement. Et puis il y a les poètes, chiens truffiers errants et buissonniers, qui, attentifs à leur inspiration, se baladent le nez au vent. La seconde catégorie me semble de loin la plus sympathique. Raison suffisante pour emboîter le pas à Rosa, la « pute enchantée » que vous allez découvrir dans les lignes qui suivent. Comme cette géniale vaticinatrice, j'oublie donc que mon cerveau existe pour me hisser vers les étoiles. Et en un éclair, me viennent deux noms, réunis par l'Alma mater qui va servir de cadre à La Nuit des Écluses :

Jean-Marc Hovasse, collègue et ami, dont l'intelligence et le savoir n'ont d'égal que la chaleureuse modestie ; qui me fait l'honneur de prêter un intérêt indulgent à mes vagabondages ; et à qui je destine ainsi plus particulièrement cette prose - peu hugolienne, bien qu'animée par l'Esprit ;

et

Gabriella Tegye, engloutie mystérieusement dans sa nuit avec les versets de René Char qu'elle aimait me réciter quand nous nous reposions de la vie dans un recoin de notre amitié.

*On ne peut impunément se rapprocher de Dieu
sans en payer le tribut, de la même façon
qu'il existe un péage au passage des écluses.*
Gilbert Sinoué, *L'Enfant de Bruges*.

Une extrême justice est souvent une injure.
Jean Racine, *La Thébaïde, ou Les Frères ennemis*.

*En moins marrant, l'autosatisfaction est aussi inutile
que les autos tamponneuses.*
Anonyme du XVIII^e (arrondissement).

- I -

En guise de prologue : un terrain plutôt vague

Lundi 15 décembre 1969, 3 h du matin.

Ghislaine vient de me menotter le second poignet à l'un des barreaux métalliques du lit. Malgré mes efforts, je ne peux plus lui échapper. Mes pieds aussi sont entravés. Les vaines contorsions de mon corps entièrement dénudé expriment moins la détresse que le dépit. Comment en suis-je arrivé là ?

Elle a gardé sa tenue habituelle : robe moulante en lamé, talons hauts et manteau de fourrure. Son parfum entêtant, un Chanel force 5, ajoute à ma nausée. La pièce s'étrécit. La touffeur est insupportable. Un son strident me parvient. Sans doute un dernier raffinement inventé par ma

tortionnaire. Une sonnerie intermittente, insupportable elle aussi. Je me dresse d'un bond en hurlant un cri que je ne réussis pas à faire sortir de mes poumons.

- Jean! Le téléphone!

Sophie a décroché et me tend le combiné. Je suis en nage.

- Allô!

Je n'entends d'abord qu'un souffle lointain, comme si le cauchemar reprenait son rythme tranquille et infernal. Puis me parviennent des paroles immatérielles, nées de la nuit. Comme celles de l'étrangleur de Sarveilles lorsqu'il appelait après chacun de ses crimes. Encore le coup du mouchoir pour maquiller la voix, à n'en pas douter!

Je suis bien réveillé. À des lieues maintenant de l'univers sado-onirique de cette Ghislaine qui était sortie de mon quotidien et vient à nouveau d'y pénétrer par effraction en violant l'intimité de mes rêves. Je tente de maîtriser la situation en faisant durer la conversation. Il faut au moins deux minutes avant que le standard du commissariat, auquel je suis relié depuis que je me suis transformé en policier, puisse localiser l'appel. J'essaie de temporiser!

Malgré le filtre que celui ou celle qui me parle a appliqué sur l'appareil, il me semble que c'est une voix plutôt aiguë, comme celle d'un enfant ou d'une femme.

- Oui, j'ai commis un meurtre sur la personne de Gérard de Beaudricourt, et...

- Je n'entends absolument rien de ce que vous me dites! Parlez moins vite! Et plus fort! Qui êtes-vous?

- Peu importe qui je suis! Prenez votre voiture et rendez-vous immédiatement à la Faculté de lettres et sciences humaines de Sarveilles, et...

- Où? Je n'entends rien!... Attendez! Je vais me brancher sur un autre appareil...

Je feins une manipulation, tout en demeurant assis au bord du lit. Sophie s'est recouchée, habituée maintenant à ma seconde peau de flic, à ce morceau de mon existence qu'elle partage de bonne grâce, comme ma vie de faux curé, de vrai prof de lettres, et tout le reste. J'attrape le réveil-matin, que je choque contre l'appareil téléphonique, puis reprends la conversation, comme si j'avais changé de poste.

- Parlez-moi ! Oui, je vous entends mieux. Répétez !

- La Faculté des lettres et sciences humaines de Sarveilles. Le terrain vague qui se situe derrière le restaurant universitaire et conduit aux écluses... C'est là que gît le corps de Gérald de Beaudricourt... Vous le trouverez non loin de la seule petite cabane qui... C'est moi qui ai tiré ! Trois coups dans le ventre...

- Attendez ! Je prends de quoi noter...

La voix reformule patiemment ses indications, comme une secrétaire zélée qui, sans émotion, me contacterait de la part de son patron. Elle raccroche, après avoir eu le tranquille culot de me souhaiter une bonne fin de nuit ! Je regarde ma montre : mes manœuvres dilatoires ont permis de prolonger la conversation au-delà de trois minutes.

J'appelle aussitôt le standard du commissariat. Par bonheur, c'est mon vieux copain Baudruche, bègue comme pas deux, mais le plus malin des plantons, qui répond, avec l'haleine à douze degrés que je lui devine. Il a l'habitude de ce genre de recherches. Il me dit de ne pas qui-quitter. En un tournemain, il parvient à situer l'origine de l'appel.

- La pè-personne était dans une ca-cabine du XVI^e, Mon Père, tente-t-il d'articuler en se prenant les pieds dans chaque syllabe. Celle qui se trouve à l'angle de la rue de Pa-Passy et de la rue Nico-co-lo.

- Merci, Baudruche !

Je compose dans la foulée le numéro de Marcel, qui rugit en décrochant.

- Cquecestquecebordelencore???

- Calme-toi, gros!

Il m'explique, la voix pâteuse, qu'ils viennent à peine de sombrer dans les bras de Morphée, Bastille et lui. Ils ont eu un dîner un peu arrosé avec son vieux copain d'école. Jean-René... Sa nature bavarde reprend le dessus : il se met à me raconter Jean-René, ayant déjà oublié sa rage d'avoir été tiré de ses premiers rêves. Mais je le branche direct sur l'affaire. Si tant est que ce soit vraiment une affaire! Il peut fort bien s'agir d'une plaisanterie, comme cela arrive parfois, et la plupart du temps autour de ces heures-là à partir d'une cabine anonyme. C'est d'autant plus probable que le propos, bien formulé, semblait récité. Comme une histoire qui n'aurait pas concerné l'interlocutrice (je suis de plus en plus persuadé qu'il s'agit d'une femme). Mais il ne faut rien négliger. Mon pote est d'accord pour que nous nous rejoignons sur les lieux précis indiqués par la voix. Dans un peu moins d'une heure, nous devrions y être.

- Allez! À tout à l'heure, Commissaire! Et embrasse de ma part ton adorable Bastille, que tu mérites si peu!...

Il habite maintenant Paris. À la suite d'un gros gain à la loterie, qui ne pouvait échoir qu'à un innocent comme lui, il a acheté l'immeuble qui jouxte le bistrot de Rolande, en haut de la rue Mouffetard. Il a tout fait refaire, et possède un confortable triplex, assorti, dans l'entrée qui fait l'angle, d'un double garage où coasse sa légendaire DS.

Quant à moi, après avoir sauté dans ma soutane, je suis déjà au volant de ma traction, dont les quinze chevaux piaffent à la sortie de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. J'ai enfilé ma canadienne. Des particules de neige, minuscules,

hésitantes, semblent rester en suspension dans la clarté de l'air et le faisceau jaune de mes phares. Sophie doit avoir replongé. La nuit est à moi !

Nos deux berlines, par miracle, se réunissent à l'entrée de la fac de Sarveilles vers 4 h. Comme je connais les lieux, je précède la DS, et suis l'allée principale jusqu'au Restau-U. Je dépasse les bâtiments gris qui vont se réveiller avec le lundi et la morne semaine de fin d'année qu'annonce ce jour maudit. Force nous est de nous garer derrière un alignement d'arbres qui marque la frontière entre le monde étudiantin et un espace plus sauvage où nos Michelin n'auraient qu'un accès difficile et risqueraient de s'embourber. J'extrai la lampe-torche du vide-poche de ma 15, et nous sortons de nos carrosses respectifs.

- Salut, Jeannot! Ce paysage ne m'inspire guère! J'espère au moins que ce n'est pas un traquenard! J'aurais préféré une bonne soupe à l'oignon ou un pied de cochon chez Benjamin en guise de digestif!...

L'insatiable me tend une fiasque de rhum dont il a déjà puisé une rasade de remonte-pente. Je n'ai pas le courage de lui refuser ce renouvellement de notre bail fraternel. Puis nous dépassons le rideau de peupliers, et avançons dans un *no man's night* qui n'appartient plus qu'à la voûte étoilée. Le froid de décembre appelle une nouvelle lichée de Négrita. Au loin, se profile la cabane annoncée par la voix. Nous ralentissons. Dans le ruban lumineux qui se balade, des ombres improbables grandissent, disparaissent, reviennent. Puis, à quelques pas de la fantomatique bicoque et des écluses qui sommeillent un peu plus loin, mon faisceau éclaire soudain la scène.

Ce n'est pas un corps, mais deux qui s'offrent à notre vue. Nous approchons, et stoppons au-dessus des deux tourtereaux. Leur dernière nuit d'amour, à l'évidence. Car je ne sais pourquoi, sans pouvoir l'expliquer, je ne doute pas un seul instant qu'ils ne forment un couple.

- La voix m'annonçait un dormeur du val. Le défunt a dû faire un petit en nous attendant ! Ou plutôt une petite. Marcel, tu peux aller appeler l'équipe ? Je veille sur eux...

Mon partenaire part pour rejoindre le téléphone qu'il s'est fait installer dans sa DS. Je lui ai passé la torche pour éviter les gadins dont il est coutumier.

Pendant qu'il prévient les collègues, j'essaie de réaliser. Seule la lune froide d'hiver éclaire la scène. Le garçon est un beau gosse de vingt, vingt-cinq ans. Un mètre quatre-vingt-cinq environ, le corps athlétique. Très BCBG : loden, écharpe Burberry nouée autour du col relevé, pantalon de velours à grosses côtes, Paraboots... J'allais écrire : « un paradoxe vivant » dans ce paysage de misère. Mais le dandy est bel et bien refroidi, ne fait plus qu'un avec la terre glacée qu'il a rejointe... Quant à elle, elle semble un peu moins jeune, avec cependant quelque chose de juvénile. Peut-être les taches de rousseur qui font concurrence aux étoiles et constellent son visage poupon, qui a dû être rieur quand la vie l'animait. Je les vois bien tous deux faire un tennis à Carnac, dans une propriété familiale... Une belle plante, d'allure sportive elle aussi. Et si élégante avec son vaste manteau en cachemire et sa toque de fourrure ! Quel gâchis !

Tous deux ont été disposés l'un à côté de l'autre après leur chute, comme ces corps que l'on aligne après un attentat ou une catastrophe naturelle. Curieux ! Je distingue sur leurs fringues de luxe les points d'impacts des balles. Trois chacun. Dans la région de l'abdomen pour le garçon.

Beaucoup plus rapprochés dans la zone du cœur pour elle. Peu banale, cette apparente mise en scène!... Je ne touche à rien. J'attends Grandgibus et son bataillon.

En observant le cadre de ce drame mystérieux, j'avise soudain une petite masse noire à terre. Je me penche, et distingue un sac à main Lanvin en cuir verni, entr'ouvert. Celui de la jeune femme, peut-être... Je le laisse où il est, sans regarder à l'intérieur. Pas avant que les photos ne soient prises.

Gérald de Beaudricourt, a dit la voix. *De Beaudricourt...* Cela me dit quelque chose... Le fils du rédacteur en chef de *Toutes les Nouvelles de Sarveilles*? Ou de son frère, un notaire connu pour ses positions très à droite, un émule de Tixier-Vignancour récemment inquiété dans un gros scandale immobilier?

Un bruit de moteur me parvient. Une sorte de mobylette qui aurait des ratés... Cela provient de la fameuse cabane. Je comprends qu'il s'agit d'un puissant ronflement.

J'aperçois la silhouette massive et dodelinante de mon Marcel. J'ai beau être habitué aux scènes de crime et aux décors glauques qui en constituent le théâtre, son retour me rassure. Cette histoire me semble déjà pleine d'éléments hostiles, tapis un peu partout, dans les moindres recoins de la nuit. À ma grande stupéfaction, Fatty tient un énorme sandwich au pâté, qu'il dévore.

- Mais où est-ce que tu as déniché ça?

- C'te bonne blague! Dans le panier pique-nique de mon coffre!

Deux projecteurs reliés à un groupe électrogène ont été installés de part et d'autre des cadavres et éclairent comme en plein jour. On dirait qu'on tourne un film! *Double meurtre*

aux Écluses... Ces fameuses écluses se trouvent derrière la cabane, à quelques centaines de mètres, dominées par la maison de l'éclusier, sise sur les levées. En face, on n'accède au *Café des Mariniers* qu'en péniche ou par le pont métallique qui prolonge un chemin impraticable en voiture... Je suis allé me promener par-là un dimanche avec Sophie. J'imagine que les étudiants les moins assidus doivent se retrouver dans cette zone libre pour refaire Mai 68 derrière un express au marc douteux, organiser des pique-niques au moment des révisions, ou encore folâtrer avec leurs petites amies...

Grandgibus n'a pas chômé : si les deux corps ne laissent apparaître aucune empreinte, ce n'est pas le cas du sac à main, qui contient un foulard Hermès - un « Courbettes et cabrioles » des années 60 - et un poudrier en or avec initiales (un G entrelacé dans un P). Un petit revolver à six coups, un Duponneau nacré et serti de diamants, a été retrouvé à côté des deux corps. Probablement celui qui a servi, car les douilles correspondent au barillet : trois à quelques mètres du cadavre de l'homme, et trois autres qui, singulièrement, ont été découvertes un peu plus loin. Grandgibus est formel : les deux meurtres n'auraient pas été perpétrés dans la foulée. La jeune femme aurait été exécutée au moins une demi-heure après son compagnon d'infortune, un peu avant 3 h... Or, j'ai reçu le coup de fil à 3 h du XVI^e arrondissement... Ça me laisse sceptique. Et pourquoi m'avoir appelé, moi, sur ma propre ligne, et non pas directement le commissariat ? Heureusement que Marcel a fait relier mon installation téléphonique à la grande taule ! Une idée qui a porté ses fruits cette nuit. Le meurtrier connaît donc mon numéro, qui dans l'annuaire est pourtant au nom de Sophie de Mortemeuse, ma compagne...

Grandgibus nous apprend aussi que la fille a été assommée

avant d'être tuée. Deux coups violents assenés au moyen d'un objet contondant. Les ecchymoses sont bien visibles, dont l'une sanguinolente. On lui aurait donc replacé sa toque de fourrure après l'avoir trucidée et allongée à côté de son camarade de jeux?...

Tout en continuant de cogiter, je me dis qu'il est temps, pour Marcel et moi, d'aller visiter la cabane, dont les vrombissements d'avion font vibrer les parois. Nous frappons. D'abord discrètement, puis de façon plus insistante. Le ronfleur a comme un étranglement, change de vitesse, puis reprend la route pétaradante de son sommeil. Nous décidons d'entrer. La porte n'est d'ailleurs pas fermée à clef.

Le spectacle qu'éclaire ma torche est aussi peu banal que le reste. Sur un vieux lit de camp à moitié défoncé, j'aperçois d'abord un épigastre à l'aune de celui de Marcel, qui à chaque inspiration prend les proportions d'un ballon dirigeable. Une bouteille de gnôle à la main, le dormeur, une sorte de géant barbu en tenue militaire, s'est protégé du froid à l'aide d'une vieille couverture kaki trouée pliée en deux. Le mobilier est réduit à une table branlante décorée des lointains restes d'une nourriture improbable, une chaise, et une cuisinière reliée par un cordon ombilical crasseux à une bouteille de gaz renversée.

Mon duettiste s'avance et secoue le martien.

- Allez, bonhomme! On se réveille gentiment!

Le pachyderme se dresse sur son séant et pousse un cri.

- À l'attaque, légionnaires! Qui m'aime me suive! Sus aux niakoués! À chacun le sien!

- Du calme, mon grand! L'Indochine est déjà loin derrière! Sors ton train d'atterrissage et pose ta carlingue en douceur!

Marcel a brandi sa carte de police et pris d'instinct la

direction des opérations. Sans doute parce que notre client correspond à un folklore dont il se sent plus proche que moi. Il lui demande son nom.

- Ici, on m'appelle *le Kaiser*...

Les quelques mots qu'il articule sont lourds comme de la glaise. Il se frotte les yeux et tente de sortir de la cuite qu'il dissimule mal et que sa nuit écourtée ne parvient pas à évacuer...

- Ouais, je vois... Mais tu as bien un vrai blase, plus chrétien, avec un petit et un grand nom ?

Une difficile reconstitution semble s'élaborer sous la casquette en plomb de Fidel Castro. Il finit par nous apprendre, comme un lointain souvenir qui lui reviendrait, qu'il s'appelle également Lucien. Lucien Grosbois...

- Bon ! Bah tu vois qu'on progresse ! Tu dors depuis quand ?

- J'ai pris mon repas du soir chez les frères siamois...

- Les frères siamois ?

- Zara et Thoustra, les patrons du *Café des Mariniers*, ceux qui sont soudés par l'épaule. Gilberte me donne à dîner et deux litres pour la soirée. Je lui rends des services...

- Gilberte ?

- Oui, la tôlière, la femme aux jumeaux. Il paraît qu'ils ont chacun leur jour...

Nous sommes rompus aux fantaisies de l'existence, Marcel et moi. Il arrive souvent que la hideur des crimes que nous rencontrons soit soudain estompée par un contexte encore plus sordide. Mais Marcel ravale toutes les questions qui lui viennent à propos du monstre à deux corps et de la vie qu'il mène. Il poursuit donc l'interrogatoire pour en arriver à nos deux victimes. Je constate que le Kaiser fait partie de ces suspects que Marcel tutoie d'emblée.

- Tu es revenu « chez toi » à quelle heure ?

- J'ai fait la plonge, et *Les Mariniers* – on dit *Les Mariniers* pour le café – ferment autour de minuit. Gilberte m'avait donné une bouteille de prune en plus des deux litres étoilés : je lui avais réparé sa chambre froide. J'ai dû un peu m'oublier sur le produit...

- Tu veux dire que tu étais fin saoul ! T'as pas honte ?

Venant de Marcel, la réplique vaut son pesant d'aplomb ! Notre Kaiser, qui est presque déjà devenu un familier, baisse la tête comme un collégien pris en faute. Peu s'en faut qu'il n'écrase une larme!...

- Dans ta soulographie - ou dans ton sommeil -, tu ne t'es aperçu de rien ? Tu n'as rien entendu ?

- Si ! Dans mon sommeil, je vous ai entendus frapper. Mais ça se confondait avec le bruit des flingues : je rêvais aux colonies. Ça me prend au moins une fois chaque nuit. Je revois toujours un corps sans tête qui flotte dans les rizières. C'était en 53. J'suis de 19...

- Moi de 17, répond Marcel. Mais moi, j'ai échappé à cette horreur. Et puis les deux corps qui sont étendus à côté de ta cabane ont encore leurs têtes. Alors on va aller tranquillement leur passer le bonjour, au cas où ça te dirait quelque chose !

- Des corps ?

- Oui, deux macchabs, si tu préfères !

- Mais...

Le roi des rizières se met à trembler, comme s'il craignait quelque chose de trouble, de lointain. Un événement qui aurait échappé à sa conscience. Apparemment, il a du mal à faire le départ entre la réalité brumeuse qui l'entoure et les fantômes que grossissent, tels des verres déformants, tous les canons qu'il s'envoie...

Marcel l'entraîne vers les deux dépouilles recouvertes d'un drap blanc. Il dégage les deux têtes. Le Kaiser semble ne pas en revenir. Il jure ses grands dieux qu'il n'a rien vu, rien entendu. Non, il ne les connaît pas! À 2 h, à 3 h? Il était déjà dans les limbes, assure-t-il.

Nous serions plutôt enclins à le croire, mais l'enquête a ses lois, que nous appliquons. Tant que les alibis ne sont pas indubitables, tant que les preuves ne sont pas irréfragables...

- Écoute-moi, Kaiser : tu vas aller te recoucher comme si de rien n'était et finir de cuver ta saloperie. Demain, lève-toi, et continue ta vie sans rien changer. Mais pas de faux pas! Tu ne t'éloignes pas d'ici! Tu demeures, comme qui dirait, à notre disposition? Vu?

- Compris, Mon Général!

- Et si tu apprends quelque chose, tu téléphones des *Mariniers* au commissariat central!

Le Kaiser n'a pas de mal à obéir à Marcel car au bout de deux minutes, nous entendons à nouveau les ratés de sa mob infernale, tandis que Grandgibus et son équipe plient les gaules et que les brancardiers font glisser les deux corps dans la Goélette Renault tout-terrain qui a pu se frayer un passage, comme s'ils enfournaient les pains du matin. C'est d'ailleurs le moment, puisqu'il est 5 h. Je repense à la chanson de Dutronc, qui vient de sortir :

*« Les banlieusards sont dans les gares,
À la Villette on tranche le lard.
Paris by night regagne les cars,
Les boulangers font des bâtards.*

*Il est cinq heures,
Paris s'éveille... »*

- Je vois que le Kaiser et la viande froide t'ont mis de bon poil. Tu chantonnes!

- Façon de se réchauffer le moral! Oui, il est 5 h! Trop tôt pour attaquer le boulot et trop tard pour se coucher. Tu comptes enchaîner sur quoi, maintenant?

- On a l'identité des deux gosses, puisqu'ils avaient leurs fafs sur eux. On ne leur a même pas piqué leurs larfouilles, qui contenaient du liquide! Ce qui élimine déjà le crime crapuleux... Je te propose d'attendre les heures ouvrables dans mon burlingue, où nous ferons le point sur la situasse.

C'est donc dans la bauge de mon petit camarade que nous tentons d'établir un premier état des lieux, Viandox à l'appui - car si la nuit de décembre a inspiré Musset, nous, elle nous a glacé les os! Presque autant que ceux des deux infortunés qui finissent de roucouler à la morgue...

Le beau jeune homme s'appelle bien Gérard de Beaudricourt. Après vérification, c'est le fils, non pas du journaliste, mais du notaire véreux. Il a vingt-deux ans, et sa carte d'étudiant indique qu'il est en licence de lettres. Quant à sa voisine de frigo, elle a nom Natacha Leonidov, et est, comme je le supposais, plus âgée que lui. De presque treize ans. Dans son passeport sont glissées plusieurs photos d'elle et de Gérard. L'hypothèse d'une liaison entre eux est donc vérifiée, d'autant que l'un des clichés les représente en tenue d'Adam et Ève dans une attitude qui ne laisse pas de place au doute. C'est une belle rousse pulpeuse, aux formes accueillantes et au regard effronté. On a aussi trouvé sa carte d'étudiante : elle est en deuxième année d'espagnol. Elle a donc apparemment pris ou repris le chemin de la fac sur le tard.

Dès 8 h vont avoir lieu les premières démarches pénibles, qui en général me reviennent. Je vais commencer par prévenir sa famille à lui, puisque le père et l'oncle journaliste sont connus et joignables. Pour Natacha, un complément d'enquête va sans doute s'imposer, car il est probable que, vu son âge, elle vive de façon plus indépendante, et la recherche des proches risque d'être plus longue.

Et puis il va falloir reconstituer le quotidien des deux victimes, principalement à la fac, là où on les a assassinées. Et puis voir avec les empreintes retrouvées dans le sac Lanvin. Aller au *Café des Mariniers*, à la maison de l'éclusier...

Ce programme chargé, assorti à la fatigue qui me tombe dessus, me fait bâiller à m'en décrocher la mâchoire. L'ancre du commissaire possède un lit de camp un peu plus présentable que celui du Kaiser. Je le déplie et m'y écroule avec d'autant moins de scrupules que Fatty, assis dans son fauteuil directorial élimé, vient de piquer du nez sur son bureau. Il ne manque plus que notre légionnaire pour compléter l'escadrille!

- II -

De manoir en isba

La Saulaie est la banlieue chic de Sarveilles, à l'ouest d'un ouest déjà prestigieux. Une sorte de surenchère bourgeoise qui rappelle à l'aristocratie, en fin de règne dans le vieux quartier de la cathédrale, qu'elle n'a plus les cartes en main pour le pouvoir absolu. Dans un quadrillage de rues guindées fleurissent des maisons cossues et bien à l'abri. Celle des de Beaudricourt a presque les dimensions d'un petit château. Elle est flanquée d'une tourelle prétentieuse qui fait concurrence aux larges bow-windows du salon et de la salle à manger. Un parc de plus d'un hectare entoure la bâtisse qui trône sur un terre gazonné. D'immenses arbres - des cèdres, des chênes - jalonnent ce territoire et achèvent son assise.

Dans le bureau encaustiqué et austère du *pater familias* règne la désolation. Le frère journaliste vient de rejoindre la famille pour lui révéler le drame. Il a appris la nouvelle à l'aube par un coup de fil de sa rédaction, elle-même prévenue par un appel de Baudruche. L'épouse, minuscule et recroquevillée, est secouée de pleurs sur un immense canapé de cuir où elle ressemble à une naufragée. Le notaire se tient raide derrière son vaste bureau Napoléon III qui fait pendant aux meubles noirs de la pièce.

- Je l'avais prédit, Mon Père : cette maudite faculté où a aussi germé le triste chahut de 68 - une plaie qui n'est toujours pas refermée -, oui, cette université au rabais n'était pas le terreau dont j'avais rêvé pour Gérald ! Je ne parle pas de ses dernières fréquentations, de cette maudite fille qui a subi le même sort que lui...

La femme essuie ses pleurs et me regarde, en quête d'un secours que je suis pour l'heure bien impuissant à lui apporter. Les propos de son époux semblent l'avoir vivement contrariée, et sécher pour un temps ses larmes.

- N'écoutez pas Geoffroy, mon Père ! Gérald et lui ont toujours été en conflit, et quoi qu'ait pu faire notre fils, mon mari le désapprouvait systématiquement. C'est depuis son adhésion aux jeunesses gaullistes que...

- Changeons de sujet, Flore !

Je comprends que notre respectable notaire est un tout petit peu plus à droite que le Général. Il me revient d'ailleurs que dans la presse nationale, au moment du scandale financier dans lequel maître Geoffroy de Beaudricourt a été mouillé, des allusions appuyées à ses opinions ont remué la vase d'un passé peu glorieux - une fortune confortable à la Libération, avant-courrière de l'enrichissement récent qui vient de faire la une des journaux... Le brave homme

a eu le viager un peu trop facile, et rendu certains terrains miraculeusement constructibles après leur achat à vil prix. Deux gros paquets d'affaires qui, après avoir lésé des clients trop crédules, ont attiré l'attention de la Chambre départementale et sont venus troubler la quiétude du tabellion...

C'est vers la mère que je me tourne, pour lui demander si elle connaît bien Natacha.

- C'était la répétitrice d'Hugo, le jeune frère de Gérald. Il n'est pas encore au courant...

Hugo... Un prénom que le père, loin des idées républicaines du grand Victor, n'a pas dû choisir!... Le soutien apporté aux misérables et le combat pour l'égalité sociale, on l'aura compris, ne sont pas vraiment sa tasse de thé!

Les larmes envahissent à nouveau le visage de cette quinquagénaire demeurée belle. Un physique à la Piaf, moins la défonce. Quelque chose d'extraordinairement doux passe dans ses yeux embués. On a envie de la prendre dans ses bras, presque sur ses genoux, pour la consoler. Et surtout de virer de la pièce le patron, en train de jouer d'une façon obsédante avec une grande règle en bois dont les sursauts ridicules accompagnent ses tics nerveux.

- Elle enseignait à Hugo la langue russe, qu'elle-même avait apprise de sa grand-mère maternelle, la seule famille qui lui restât. Toutes deux vivaient ensemble. Et puis Gérald s'est intéressé à elle. Ils ont découvert qu'ils fréquentaient la même université, et puis... Et puis leurs liens se sont resserrés, voilà! C'était une fille attachante, un peu fantasque, et...

- Une fille de rien, une traînée, une bolchevique, coupe le délicieux Geoffroy, histoire de mettre une touche joyeuse à l'oraison funèbre. Et treize ans de plus que lui!

- N'écoutez pas mon époux! Il ne supporte pas qu'on

soit différent. Toute personne qui franchit le seuil de cette maison est intruse, étrangère... Une bolchevique? Vous déraisonnez, Geoffroy! La famille, justement, avait fui le communisme! Ne l'écoutez pas! Cette maison est un étouffoir. Et Natacha y mettait tellement de fraîcheur!

- La grand-mère est toujours vaillante?

- Oui! Elle n'est pas si âgée. Un peu plus de quatre-vingts ans. Elle habite un hôtel particulier de Neuilly, où elle s'est retrouvée avec sa fille après sa fuite, en 17.

Par bonheur, le pétainiste doit se rendre à son étude, où il est, depuis peu, assis sur un siège éjectable. Il doit ensuite rejoindre les bureaux déjà en effervescence du journal dirigé par son frère, qui n'a pas soufflé mot et l'attend avec une impatience mal dissimulée. Deux frangins pas vraiment sympas!

Je poursuis donc l'entretien seul avec Flore - un nom qui va si bien à cette femme que le malheur semble avoir sortie de la torpeur bien-pensante des lieux! M'est avis qu'elle ne va pas demeurer longtemps l'épouse soumise et silencieuse qu'elle a dû être. Elle m'apprend que la mère de Natacha, mariée avant la dernière guerre à un Russe blanc, est décédée avec lui dans un accident de voiture. La grand-mère, de souche princière, avait acquis des biens en France, dont plusieurs immeubles parisiens et l'hôtel particulier où elle habite encore. Gérard et Natacha, un jour où l'émule du Maréchal était absent, ont emmené Flore voir la vieille matriochka à Neuilly. La princesse Provednikov a tout de suite aimé et adopté Flore, dont elle a apprécié l'intelligence du cœur. Elle l'a invitée à revenir. Mais celle-ci n'a plus guère eu l'occasion de s'absenter en cachette de son mari...

Je l'interromps pour lui faire, sans réfléchir, presque

d'instinct, une proposition qui traduit le degré de confiance qui s'est naturellement établi entre nous :

- Il est dix heures du matin. Vous accepteriez de m'accompagner chez la grand-mère? Il faut absolument que je lui parle avant qu'elle n'apprenne les derniers événements par la radio ou les journaux du soir.

- Cela m'étonnerait qu'elle sache déjà quelque chose. Bien que très sociable et affable, elle s'est volontairement coupée du monde et, me semble-t-il, vit surtout avec ses souvenirs. Elle passe son temps à faire des réussites et à jouer du Chopin sur son piano à queue désaccordé. Mais vous avez raison : tôt ou tard, elle risque d'apprendre qu'elle est désormais seule. La nouvelle va être terrible pour elle. La double nouvelle, puisqu'elle appréciait Gérard, qu'elle considérait comme son petit-fils. Moi-même, j'avais déjà adopté Natacha, bien qu'elle ne fréquentât mon fils que depuis un an...

Je savoure le langage châtié de cette femme, au demeurant toute simple. Un mélange insolite et piquant qui ajoute encore à son charme...

- Geoffroy lui-même, je l'ai deviné, même s'il vitupérait sur cette liaison qui n'était pas dans ses idées, même s'il eût souhaité une alliance plus conforme à son sens des traditions, se réjouissait secrètement d'un éventuel mariage. Mais hélas, je soupçonne que ce n'était pas à la faveur d'un sursaut d'humanité, mais pour des raisons moins nobles.

- À savoir ?

- La perspective de ne plus courir après l'argent qui lui manque depuis toujours! Par devant, il reniait son fils, mais par-derrière, il ourdissait déjà de sombres manœuvres! Et puis son œil s'éclairait d'une lueur que je ne lui connais que trop lorsqu'il déshabillait Natacha du regard... Les jeunes

bonnes qu'il engage lui-même ne sont jamais restées bien longtemps à notre service, vous savez...

La petite femme ne se fait plus guère d'illusions sur le prince charmant métamorphosé en chevalier d'industrie libidineux.

- Partir en voiture avec vous ? Je veux bien ! Hugo ne rentre que ce soir d'une journée de retraite silencieuse organisée par Saint-Sigismond.

À l'évocation de Sainte-Nitouche, je sursaute.

- Il est à Saint-Sigismond ?

- Oui, pourquoi ?

- J'y enseigne les lettres à mi-temps. Mais je n'ai qu'une classe de seconde.

- Il est en troisième, et je suis quelque peu soulagée qu'il soit pris par cette journée au couvent des Florentines. Il ne revient que tard ce soir, et personne ne lui aura appris la terrible nouvelle. C'est notre chauffeur qui va le chercher. Je vais lui donner des directives pour qu'il tienne sa langue.

- Je vais moi-même téléphoner à mon supérieur afin que rien ne filtre !

Après lui avoir expliqué comment le curé prof de lettres que je suis encore a rencontré Marcel et en est venu à mener des enquêtes policières, j'ai été contraint, tout en conduisant, de lui poser la question d'usage : où était-elle, et où était son mari la nuit de dimanche à lundi ? Pour elle, c'est simple : après avoir préparé le pique-nique d'Hugo pour sa journée de récollection, elle s'est mise au lit dans le petit boudoir qui jouxte le salon. C'est là qu'elle s'est installée depuis quelques mois, ne désirant plus partager la couche conjugale (elle soupire...). Odette, la gouvernante, qui est

venue lui souhaiter le bonsoir, pourra confirmer. Quant à son mari, il était normalement dans leur chambre. Mais elle s'est endormie vite et ne peut rien affirmer...

- Excusez cette question incongrue, Madame, mais c'est systématique, chez nous...

- Votre zèle vous honore et me rassure. Tant que vous n'aurez pas trouvé le meurtrier, vous pouvez compter sur moi! Et puis ne m'appellez plus *Madame*, mais *Flore* tout simplement!

Une douce chaleur m'envahit. La demande est enregistrée. Je l'invite à mon tour à m'appeler *Jean*... Nous nous taisons.

Reste donc, à ce stade, à confirmer l'innocence du Kaiser, qui pour le moment n'a rien à proposer pour sa défense en dehors de sa grippe de comptoir; et celle du père de Beaudricourt, qui ne prisait guère la liaison de son fils avec Natacha, fût-elle une improbable possibilité d'enrichissement et un nouveau rêve de chair fraîche...

Nous sortons du tunnel de l'Autoroute de l'Ouest et apercevons la Seine qui grelotte sous le soleil glacé de décembre. Quelques flocons, plus consistants que ceux de cette nuit, voltigent mollement. Les plus étourdis s'écrasent sans fondre sur le pare-brise de ma 15. J'ai mis le chauffage au maximum. Mais le froid qui me monte par les pieds en dit long sur cette satanée période où le jour ressemble à la nuit et où l'on feint de se sentir heureux à l'idée de ces supposées fêtes qui gonflent les panses et aplatissent les portefeilles. Je ne fais pas part à ma voisine de ce cafard tenace qui m'envahit régulièrement dès novembre, puis s'accroît dans une orgie de décors lumineux à l'approche de l'échéance fatale. Je respecte le silence de Flore, qui ne s'est pas fait prier pour m'accompagner. Autant l'antipathie avec

certains êtres est immédiate et définitive, autant la confiance dans laquelle nous baignons depuis notre rencontre est naturelle et limpide. Sans arrière-pensées. Il est vrai qu'il n'est pas difficile de rivaliser avec le sinistre individu qui partage les jours de ma voisine, et que la sympathie qui nous unit en est facilitée d'autant.

Nous sommes convenus qu'au retour nous irions ensemble à la morgue pour que je la soutienne durant cette démarche obligée dont son mari lui a courageusement laissé la charge. Elle semble à la fois accablée par les événements et rassérénée par ma présence.

Je suis les indications de Flore, et me gare boulevard de la Saussaye devant une grille vert foncé fraîchement repeinte. Vaste cour recouverte de graviers, deux escaliers menant à un large perron abrité d'un auvent, trois étages bien au calme derrière la pierre de taille... Nous sonnons.

Une domestique encore plus vieille que la maîtresse des lieux nous conduit dans une vaste pièce où règne un gentil capharnaüm autour du grand queue envahi de partitions, et où crépite une flambée d'enfer. Devant la cheminée est installée une minuscule femme rondouillarde aux joues rosies par l'éternelle santé qu'on lui devine et le feu contre lequel elle se fait rôtir. Son attention se concentre sur une petite table où elle contemple les cartes à jouer patinées qu'elle vient de retourner. Des papiers de chocolat froissés et une pâte de fruit entamée trahissent son penchant pour les sucreries.

- Mettez-vous assis et ne rien me dire! Je sais vous venir pour grand malheur!...

Autre poupée russe, la vieille gouvernante a superposé plusieurs tenues, car la pièce n'est chauffée que par la flambée, et le corridor dans lequel elle nous a précédés est

glacial. Elle nous invite à nous asseoir non loin de l'unique source de chaleur, Flore sur un fauteuil d'osier instable, et moi sur une chaise dépaillée. La grand-mère s'adresse à Flore :

- Toi venir avec pope, et sans Natacha! Tu as pleuré, douchka!

Sur le visage de la mère, le chagrin a pourtant fait place à une espèce de sérénité.

- Les cartes ont parlé. Dis-moi où sont Solnyshko et son Geralda!

À l'évocation du « petit soleil » de la grand-mère et de Gérald, Flore se remet à fondre en larmes.

- Grand malheur! Grand malheur! Pour eux deux, j'ai vu mort!

Elle manipule à nouveau l'antique jeu de cartes en émettant de profonds soupirs, puis elle se tourne vers moi. Je l'affranchis alors, le plus doucement possible, sur les sinistres événements de la nuit. Une nuit qui tombe une fois de plus sur elle comme un linceul. Et en même temps, la fatalité qui l'a si souvent éprouvée semble déjà disparaître, tel un lointain vol d'oiseaux de passage. Elle est morte une première fois en 17. Morte de la mort de la nombreuse famille qui l'entourait. Elle s'est habituée, en a pris son parti. Les autres trépas l'effleurent, à présent. Elle meuble sa vie avec les réussites et les quelques pièces de Chopin qu'elle ressasse.

- Vous pope et policier?

J'explique une fois de plus ma situation, tandis qu'elle réunit et range les cartes et que Katia apporte un thé brûlant, qui ne correspond pas à l'heure de midi. Mais tout ici n'est plus guidé par le temps. Même la mort semble ne pas savoir où s'asseoir.

- Vous être bon pope. Pas paralysé dans son église. Vous

homme riche! Professeur, policier et pope. Vous aider ma Fleur. Fleur mauvais mari! Vous rester avec elle!...

La vie s'est en quelque sorte arrêtée à la Révolution russe pour elle. Neuilly est devenu la banlieue de Leningrad, que l'ancêtre continue à appeler Saint-Pétersbourg. De là ce sabir qui lui suffit pour communiquer, sans souci de syntaxe ou de précision lexicale. Avec elle, aussi, la sympathie s'installe sans façon. Je lui explique que je vais accompagner Flore à la morgue. Que je suis prêt à lui tenir compagnie jusqu'au retour d'Hugo, le jeune frère.

- Toi bon pope, pas pope de comédie!

Elle s'adresse alors à Katia en russe. La gouvernante m'annonce que la babouchka va venir avec nous. Elle veut que nous bénissions ensemble sa Natacha et celui qu'elle a baptisé *Ivan le Doux*. Je me tourne vers Flore, qui acquiesce.

Quand je reviens, vers minuit, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, Sophie bouquine au lit.

- Qu'est-ce que tu lis?

- *La Recherche*. Ça fait dix fois que je tente de me mettre dedans. Je n'y arrive pas!

- Il y a des auteurs qui sont faits pour le matin. Tu devrais essayer après le petit déjeuner!

Je fais le malin, mais moi non plus, je n'ai jamais réussi à m'envoyer Proust en entier. J'en ai lu beaucoup d'extraits superbes, mais je ne suis jamais parvenu à courir le marathon complet.

- J'ai écouté la radio.

- Alors tu sais. Ce n'était pas un canular. Grosse journée! Dure, aussi...

Je lui raconte l'essentiel. L'équipée avec Marcel, le terrain

vague, le Kaiser, les de Beaudricourt, la grand-mère, la visite à la morgue, moins pénible que ce que j'avais craint. Babouchka avait été très bavarde pendant le trajet. Elle avait pris la place de Flore, qui paraissait minuscule à l'arrière. L'aïeule fleurissait la route frileuse de ses mots qui, mis bout à bout, ressemblaient parfois à de la poésie moderne. Elle m'avait flatté en vantant l'esthétique et la robustesse de ma 15CV, alors qu'aujourd'hui, « grenouille papier à cigarettes ». Je parvins à traduire que la DS de Marcel, à la tôle improbable, n'était qu'un résidu de fausse couche indigne de la marque aux chevrons... Il m'avait fallu également lui expliquer à quoi sert la manette d'avance à l'allumage, l'utilité du double débrayage, pourquoi le volant est à gauche et non à droite, ce qu'elle concevait mal. « Dans Rolls de mon gendre, passager à gauche. Grand malheur aussi! » Flore s'était rapprochée de nous et avait posé ses bras sur nos deux dossiers en velours. Je sentais sa main contre mon épaule et son haleine tiède contre ma joue. Elle m'expliqua que les parents de Natacha avaient été écrasés par la charge d'une grue dans leur voiture qui attendait pour embarquer dans un ferry au Danemark. La grand-mère reprit l'histoire à sa façon. Je parvenais de mieux en mieux à déchiffrer la langue qu'elle s'est fabriquée : la Rolls était une « Sivego » (une Silver Ghost) de 1925. L'accident avait eu lieu en 1937, alors que Natacha n'avait que trois ans. Le père, un producteur de cinéma, possédait avec sa femme un capital important. Babouchka avait fait, en leur faveur, la donation d'une partie de ses biens, ne conservant pour l'immobilier que quelques appartements parisiens et l'hôtel particulier de Neuilly. C'est là que grandit l'orpheline, à la tête d'une immense fortune qu'elle semblait ignorer. Elle fut envoyée en pension à quinze ans, puis, après avoir

décroché le bac en 1953, elle s'essaya au cinéma, aidée par les relations de son père. Mais elle ne fit pas carrière. Elle se mit ensuite au piano avec sa grand-mère, qui lui fit donner des leçons par un artiste de renom. Il la prit dans sa classe au Conservatoire national, à l'évidence très épris de cette jolie rousse. Mais Natacha ne se fixait pas. À plus de trente ans, elle abandonne la musique et s'inscrit en espagnol à la Faculté de lettres de Sarveilles, que j'appelle, depuis le drame, *la Fac des Écluses*. On connaît la suite.

Sophie a définitivement quitté Proust, et écoute avec attention les détails que je choisis de lui livrer.

- Mais la photo où ils sont nus et en pleins ébats, elle et le fils de famille? Elle avait l'air plutôt libre, ta victime...

- Oui. Pas sûr que ce soit un tiers qui l'ait prise... Il existe des systèmes à retardement qui permettent au photographe de se tirer le portrait. Cette photo est un détail, mais qui peut ne pas en être un. Le meurtre peut être un crime de la jalousie, une histoire de mœurs. Impossible, pour le moment, de trancher. L'enquête n'en est qu'à ses débuts.

Je me mets à bâiller. J'ai cours demain matin à 8 h à Saint-Sigismond - que j'appelle encore parfois Sainte-Nitouche - avec mon unique classe de seconde. Je ne reprendrai le sentier de la guerre que l'après-midi. Étape suivante : la Fac des Écluses.

- Et la babouchka?

- La babouchka? Elle n'a pas voulu que je la raccompagne. Il a fallu lui trouver un taxi - ce qui n'a pas été chose aisée, car les véhicules ne lui plaisaient jamais. On a fini par dégoter une Chambord conduite par un vieux Russe blanc qui lui a fait le baisemain avant de lui ouvrir la portière. Ils se sont immédiatement reconnus, et je les ai quittés alors qu'ils étaient déjà en grande conversation dans la langue de Tchekhov...

Je me suis étendu sur le lit. La chemise vaporeuse de Sophie laisse deviner les formes tièdes que je connais. Ses yeux sont devenus brillants. Elle éteint la lumière centrale et nous confie à la petite veilleuse de sa table de nuit.

- III -

Les dessous de l'*Alma mater*

Panurge, la trentaine, est de l'Assistance. Il me raconte que sa mère est morte en couches, et son père sur la route de l'Exode, en 40 (il avait commis l'erreur de s'assoupir dans un fossé où la mitrailleuse d'un avion schleu est venue lui chatouiller la tripaille). En tant que pupille de la nation, l'orphelin a droit à une bourse qui lui a permis de tripler sa première année de lettres, de passer ensuite au compte-goutte ses UV, et de finir son mémoire de maîtrise avant de tenter l'agrégation six ou sept fois, il ne sait plus.... Il a maintenant l'impression d'avoir obtenu un abonnement pour l'écrit de ce mythique concours. Et il se rend chaque année aux épreuves comme à un spectacle ou à une messe.

- Tu me parles de tes UV. Des rayons ultra-violetts ?

- Non, des *unités de valeur*. En gros ce qu'on appelait autrefois des certificats.

Nous sommes attablés au *Café des Mariniers*, non loin du comptoir qu'une espèce de fascination m'empêche de quitter des yeux. Derrière le zinc, en effet, Zara et Thoustra, collés par l'épaule, dansent une sorte de ballet, celui-ci traînant son double pour aller essuyer un verre, celui-là tirant son frangin dans l'autre sens pour aller rendre la monnaie à la caisse. Dans la salle, Gilberte, la petite cinquantaine, balaie avec rage un parquet grossier qu'elle a inondé au préalable d'un jus fumant – à mon avis un reliquat d'eau de vaisselle auquel elle a dû ajouter du savon noir. Elle a un clope marronnasse éteint au coin de la lippe et fredonne *J'ai pleuré sur tes pas* d'André Claveau. Panurge, quant à lui, a épousé son environnement au point d'exhaler, comme son frère le canal, une puissante odeur de vase. Les traces crasseuses qui lui sillonnent le cou sous une tignasse d'un roux sale ne laissent aucun doute quant à sa conception de l'hygiène !

- Pourquoi t'appelle-t-on *Panurge* ?

- Parce que je suis feignant et malin. Je rends des services, et je sais tout ce qui se passe à la fac. Mon statut d'éternel étudiant, aussi... En réalité, je m'appelle Jean Martin. Je préfère *Panurge*.

Cet être simple, qui s'est construit une célébrité durable parmi ses condisciples, et qu'un appariteur m'a désigné comme l'induc idéal pour l'affaire qui m'occupe, m'adresse un large sourire. Pour le peu que je le connaisse depuis la demi-heure que nous bavardons ensemble, sûr que Rabelais n'aurait pas renié ce gentil cancre prolongé !

Une nouvelle curiosité vivante pousse alors la porte. Une sorte de Quasimodo dont les deux yeux minuscules sont

inhabituellement rapprochés, et pas vraiment à l'horizontale. Un nez énorme, des oreilles disproportionnées, des cheveux qui, par plaques, s'acharnent à exister, telle une pelade mal ou pas soignée, pour ne rien dire des traînées d'eczéma qui lui balafrent le visage... Légèrement bossu, il frise quand même le mètre 90. On l'entend grogner un « B'jour, la compagnie » d'une voix à la fois éraillée et sépulcrale. Puis il se soude au comptoir, où il attend. Gilberte interrompt alors son lessivage.

- Bonjour, Docteur Sim !

Le Café des Mariniers est en train de devenir une annexe du cirque Amar, ou plus exactement l'un de ces baraquements où, au siècle dernier, on exhibait des monstres, pour la plus grande satisfaction des badauds qui se laissaient tenter par le spectacle. On accrochait à l'entrée « la culotte de Miranda », et le bon peuple en famille payait pour aller voir « la femme la plus grosse du monde » !

- Docteur Sim ?

- Oui, beaucoup ont un surnom, ici. Pourquoi celui-là, plutôt qu'un autre ? Mystère ! Docteur Sim est l'éclusier. C'est lui qui me loge, et parfois me nourrit. En échange, je le remplace, car il s'absente souvent un ou deux jours.

- Il va où ?

- Tout le monde l'ignore. Il n'est pas bavard !... Lui me fout la paix. Il lui arrive même de me donner un peu de rab de sa paye. Il sait qu'il peut me faire confiance. Quand il n'est pas là, je sèche les cours et j'essaie de réviser un peu entre les passages des péniches.

On entend précisément un long cornement, et Docteur Sim vide d'un trait le verre à limonade rempli de blanc qu'on lui sert quand on le voit se profiler. Il quitte provisoirement l'établissement pour aller tourner la manivelle,

car ses deux écluses ne sont pas encore électrifiées. Zara a déjà refait le plein de gros plant pour son retour. Avec les trois portes à actionner, la manœuvre est longue, et la soif de Docteur Sim est inextinguible...

Il est 14 h. À la sortie de mes cours, j'ai déjeuné par cœur et pris ma 15 pour venir respirer ici la température de la fac. Le petit appariteur en blouse bleue que j'ai trouvé à l'entrée du bâtiment A et à qui j'ai expliqué le but de ma visite m'a indiqué Panurge, qui était en train de parler à une fille apparemment handicapée d'une jambe et qui buvait ses paroles. Le petit pépé m'a dit que c'était mon client! Panurge serait mieux que personne au fait de tout ce qu'il est inutile à un étudiant de connaître, mais qui est une mine d'or pour un flic ou pour celui qui voudrait écrire un bouquin sur les petites histoires qui pimentent les lieux. Ça tombait plutôt bien! L'appariteur me dit que la fille qui dévore Panurge du regard s'appelle Gloria. Elle sert les repas au Restau-U, sous la férule d'Abdel, le chef. Un marrant, m'a-t-il renseigné. Qui passe son temps à chanter du Oum Kalthoum et à raconter des histoires de cul. Une histoire, m'a-t-il cligné de l'œil, il en aurait bien une avec la patronne des *Mariniers*... Je soupçonne mon bonhomme, qui me dit s'appeler Albert, d'aller lui aussi se rafraîchir la glotte au gros rouge chez les siamois... Il semble bien connaître les petits potins de la fac. Je saurai m'en souvenir...

- Je peux reprendre un café, Mon Père?

- Vas-y, mon fils! C'est moi qui rince! Mais reparlons un peu des deux victimes!...

Pour venir, en passant par les couloirs de la faculté, j'ai épié la faune. Curieusement, le drame qui a eu lieu il y a deux nuits ne semble pas avoir affecté plus que cela les

étudiants, qui continuent à déambuler dans les couloirs, à courir vers leurs TD, et à se parler ou s'entredraguer avec des mines d'intellos affranchis... Mai 68 n'est pas loin. Les événements datent d'un peu plus d'un an. Sarveilles est une antichambre de Nanterre. Les rixes y ont été moindres, mais on a assisté cependant à une descente de barbouzes poursuivant les transfuges de la maison-mère, « la grande fac ». Ces brutes, qu'à tort on a appelées *appariteurs*, du même nom que les braves retraités qui baladent les craies et indiquent les salles aux étudiants perdus, on a fini par les rebaptiser les *appariteurs musclés* pour les distinguer de leurs homologues plus pacifiques. « *Mais maintenant*, m'explique Panurge, *tout cela est bien terminé* ». Lui qui passe son temps à observer ce qui ne lui vaudra jamais le moindre diplôme en est persuadé. « *Le siècle semble avoir à jamais refermé ses pages rouges* », me confie-t-il. La feignasse qu'il est n'est pas dénuée de jugeote et trouve d'assez justes formules. Il aurait dû faire poète - ou socio dès le départ, comme Cohn-Bendit, qu'il a connu. Mais aurait-il davantage travaillé ?

- Oui, revenons à Natacha et Gérard ! Qu'est-ce que tu peux me dire sur eux ?

- Lui, c'est plutôt la bonne bourgeoisie de Sarveilles. Le fils du notaire. Enfin, notaire si l'on veut... Vous savez que le paternel en question n'en a plus que pour peu de temps à exercer. Le Président de la Chambre départementale le pousse à démissionner, et bon nombre de ses clients ont déjà déserté la poussière de son étude douteuse... Bref, pour en revenir à Gérard, c'était le style très BCBG qu'on trouve plutôt parmi les étudiants en droit. Genre tennis chez bonne-maman, rallye le samedi pour rencontrer une fiancée suffisamment friquée, grand'messe du dimanche matin à la cathédrale... Par habitude, il sacrifiait à tous

ces rites, même si par en dessous il menait une vie moins catholique et avait parfois de sérieuses engueulades avec son paternel... Qui aurait pu soupçonner de dévergondage ce beau ténébreux qui faisait partie de l'Union des jeunes pour le progrès, le Mouvement gaulliste dont il dirigeait la section à Sarveilles? C'était un pote de Robert Grossmann, l'actuel président. J'ai pas de conseils à vous donner, mais il y a là une piste. Gérald était un gentil, mais parfois un peu tout-fou. Il n'hésitait pas à se servir de ses poings avec les maoïstes, les léninistes-trotskistes et ceux de l'autre extrême. Pas qu'avec eux, d'ailleurs, car c'était un dragueur de première, je dirais même une fine lame. Il s'est bagarré avec Benoît.

- Benoît?

- Oui, un étudiant en maîtrise. Il travaille sur Claudel avec Cruella...

- Cruella?

- C'est son surnom. Une femme canon qui est une vraie peau de vache. Il n'est pas rare que dans ses UV il y ait 0 % de reçus! Mais moi, je crois savoir pourquoi Benoît l'a choisie comme directrice de mémoire...

- Oui?

- Il y a eu un truc entre eux. Cruella adore allumer les étudiants. Et souvent elle se prend au jeu et va un peu plus loin! Gérald aussi, d'ailleurs, s'est fait la prof. Faut dire qu'avec le physique qu'il avait...

- Mais pourquoi s'est-il bagarré avec Benoît?

- Benoît est à la colle avec Sandrine, une autre étudiante de maîtrise, qui travaille sur Chrétien de Troyes avec Dudule...

- Dudule?

- Le Professeur Dulaurier, qu'on appelle aussi Dulaurmiche. Un vieux fou que j'adore! Toujours est-il que Gérald, avant

de connaître Natacha, a eu une aventure avec Sandrine, et que Benoît et lui se sont battus sur le terrain vague, un soir. Et pas pour rire : j'étais avec le Kaiser, on a assisté à la corrida. Benoît avait beau s'être fait Cruella sans le dire à Sandrine, il a été beaucoup moins permissif quand la gamine l'a trompé, et le pugilat a failli mal se terminer...

- Il y a longtemps ?

- À peu près un an, juste avant que Gérard se mette avec Natacha. Depuis, il n'a plus frayed avec les autres filles. Je crois que pour la première fois il était sérieusement accroché. La petite Russcoff aussi d'ailleurs, car avant Gérard, elle était plutôt libre, et pas que du côté garçons d'ailleurs, et pas qu'à deux si vous voyez ce que je veux dire... Mais là où ça se complique, c'est que Cruella, qui elle aussi est aussi friande de filles que de garçons – vous me suivez ? -, avait dragué Natacha peu avant qu'elle ne se mette avec Gérard. La prof était folle d'elle, et Gérard a connu Natacha juste après son aventure avec Cruella, ce qui fait qu'au grand dépit de la dame, il n'a pas été plus loin que l'unique nuit qu'il a passée avec elle. Ce qui fait – vous me suivez toujours ? - que Cruella a été, pratiquement au même moment, repoussée par les deux victimes. C'est pour ça que maintenant elle fait souffrir Alain Gilles. Sans doute pour se venger. Vous allez me demander qui est Alain Gilles : c'est son assistant. Vous savez, ceux qui préparent une thèse d'État et assurent les TD d'un prof. Cruella le torture plus que jamais. Elle l'appelle « son stagiaire » et lui fait corriger toutes ses copies. Le mandarinat à l'ancienne, quoi ! Lui est très amoureux d'elle et subit tous ses caprices. Un chien martyrisé qui lèche la main de sa maîtresse... Elle, elle porte bien son surnom ! Ça vient des *101 Dalmatiens*. Vous connaissez ?

Panurge est un peu comme un gamin qui raconte un film

à ses copains dans la cour de récré. Je suis un peu étourdi par la tonne de renseignements qu'il me livre en vrac dans son savoureux langage – un curieux mélange de français soigné, de syntaxe désarticulée, de répétitions et d'heureuses trouvailles.

Cette fac me semble soudain un vrai lupanar ! En comparaison, mes années d'études à la Sorbonne, dans les années cinquante, ressemblent à une retraite de communion ! Ou alors je ne voyais rien de toute cette effervescence amoureuse, et je devais passer pour un innocent...

La porte, à nouveau, s'ouvre. L'arrivée de Marcel me soulage car j'ai besoin de faire le point, même si l'enquête ne fait que commencer. Il semble un peu assoupi. Sans doute le déjeuner qu'il vient de partager avec Baudruche chez Rolande puisqu'ils se trouvaient tous deux « à la capitale » pour un complément d'enquête sur un casse dans une bijouterie. J'imagine qu'ils n'ont pas bu que de l'Évian !...

Il s'assied auprès de nous, et je fais les présentations. Mon commissaire jette, lui aussi, un regard incrédule vers le comptoir où évoluent les frères siamois, qui tentent en vain de rejoindre chacun son client.

Nouvelle intrusion dans ce musée des éclopés : le Kaiser. Il ne doit pas être levé depuis longtemps, à voir sa trogne fripée et les quelques plumes, issues sans doute d'un souvenir de duvet ou d'oreiller, qui se sont oubliées dans sa tignasse. Il adresse un salut à notre table et va rejoindre Docteur Sim, qui a réintégré son second poste de travail et, en guise de bonjour au Kaiser, émet un grognement tout en continuant à fixer le zinc auquel il est soudé. Pas bavard, en effet ! Il va pourtant falloir, à un moment ou à un autre, l'aborder... Mais pour l'heure, j'achève de mettre au courant Marcel de mes dernières découvertes. Il semble

un peu agacé par la présence de Panurge. Il me le désigne d'un sourcil interrogateur.

- Pas de souci, Monsieur le Commissaire! Il était de faction aux écluses, en l'absence de King-Kong, le grand écluseur de blanc ici présent. Il ne pouvait pas bouger, car la nuit, les péniches, tout comme les criminels, continuent de vivre... Mais en dehors de cet alibi, Panurge est un témoin précieux de la vie des lieux.

- Je n'ai pas encore eu le temps de vous dire, Mon Père, mais j'ai bien entendu les coups de feu. J'étais en train de réviser ma phonétique historique pour les cours de Dulaurmiche. C'était juste après le passage d'une péniche hollandaise. J'ai un cahier où je consigne les ouvertures et les fermetures des portes, à la minute près. Il était un peu plus de 2 h 25 quand les trois coups de feu ont claqué dans l'air. Et de façon nette, car il faisait un froid sec. Et ça s'est reproduit à un peu moins de 3 h, alors que je m'apprêtais à faire un somme. Inutile de vous dire que j'aurais bien aimé aller voir, mais je ne pouvais pas quitter mon poste.

L'équipe de Grandgibus ne s'est donc pas trompée à propos de l'heure des deux crimes.

- Quand Docteur Sim est-il revenu ?

- Le lendemain, le lundi après-midi. Autrement dit, hier.

- Oui, on avait compris! s'impatiente Marcel, qui maintenant en sait autant que moi avec le résumé que je lui ai fait, et cette précieuse confirmation de l'heure des deux crimes.

Apparemment, Panurge, je ne sais pourquoi, lui tape sur les nerfs.

Je fais diversion en proposant à mon pote de faire un point. Marcel semble préoccupé. Au bar, on refait le plein de limonade au géant. C'est fou la quantité de mauvais blanc qu'il peut s'envoyer! Fatty, à côté, ne se livre qu'à des

exercices préliminaires ! L'ancien d'Indochine, lui, s'est assis à une table éloignée de la nôtre et, en comparaison de la pompe aspirante à qui il vient de fausser compagnie, semble goûter du bout des lèvres son gros taf. Pour le moment, il nous ignore. Mais je sens que Marcel va sans tarder entrer en scène. Je le connais : il est comme un chien de chasse ; il a sa tête des mauvais jours, celle du braque à l'arrêt en train de humer l'air tandis qu'alentour le gibier traqué se fait tout petit...

- Si on fait le compte, Jeannot, il y a quand même un pacson de suspects, non ? Je fais l'addition : deux clients sérieux rien que dans cette pièce. Tout d'abord, notre ami, que tu vois assis là-bas, celui qu'on a réveillé et qui était aux premières loges. Une ancienne tête brûlée qui, avec quelques canons dans le nez, pourrait flinguer un régiment entier sur le terrain vague qui entoure sa cabane ! Il a beau avoir été ivre mort quand on l'a retrouvé une heure après les deux crimes, ça n'est pas absolument une preuve. D'ailleurs, il peut avoir simulé !

Je regarde le Kaiser qui, dans l'ombre hivernale, baisse sa trogne en relief sur son glass. Ou il a une gueule de bois carabinée, ou il est en train de ruminer des trucs sombres. Sûr que Marcel va bientôt aller interpréter un rôle pas marrant dans le vieux film en noir et blanc qui tient lieu d'histoire à l'ancien militaire !...

- Je crois savoir ce qu'il a, me confie Panurge.

- Accouche, garçon ! lui enjoint sévèrement Marcel.

L'étudiant tourne vers moi son visage souriant ravagé par la crasse.

- Je vous ai dit pour la patronne et Abdel... Lorsque Abdel ne vient pas pendant longtemps, c'est Le Kaiser qui prend le relais. C'est connu de tout le monde : son truc préféré, après

la fermeture, c'est de la surprendre quand elle lave le parquet comme aujourd'hui. C'était le cas la semaine dernière, mais les siamois sont descendus sans bruit du premier et les ont pris en flagrant délit... Je crois que dorénavant, il va pouvoir se mettre la ceinture avec elle et retourner aux putes...

L'histoire tourne au vaudeville. Je ris intérieurement, tandis que Marcel hausse les épaules. Dehors, de gros flocons se sont mis à tomber. On approche les 3 h de l'après-midi, et il fait déjà presque nuit. Une nuit grisâtre éclairée par la neige. J'ai l'impression que dans ce drôle de troquet nous sommes des réfugiés qui viennent d'échapper à un drame mystérieux. Le paysage que je vois sombrer à travers les carreaux crasseux ressemble à une terre étrangère, à une histoire qui ne nous concernerait pas. Et en même temps, nous sommes en plein dedans. En plein dans la panade, oui! Marcel a raison : si ça se trouve, le meurtrier est parmi nous!

- Et de un! Et le suivant n'est guère plus rassurant!

Le commissaire Marcel Durand, toujours dans une humeur chatouilleuse, me désigne du menton le primate. Notre colosse continue à ouvrir toutes grandes les portes de son écluse particulière sur le torrent de boisson nantaise avec laquelle il soigne sa morosité. Sans succès d'ailleurs, car sa converse est toujours en exil.

- Voilà un citoyen qui apparaît et disparaît sans qu'on sache où ni pourquoi, et précisément avec un trou béant la nuit du meurtre. Les deux compères méritent déjà la garde à vue, mais je connais tes méthodes peu orthodoxes, et n'importe comment, ça m'étonnerait qu'ils disparaissent. Quoi qu'il en soit, on va quand même les cuisiner un peu, avant de repartir. Quant au troisième larron assis à notre table, il a un alibi. Son journal de bord parle à lui tout seul.

Marcel, presque à regret, élimine donc Panurge. Comme

je l'avais moi-même fait alors que je n'avais même pas connaissance de son emploi du temps de la nuit, ni du cahier qui le disculpe. Mon *feeling*, une fois de plus. Mais Marcel a raison : on n'est jamais trop prudent, et il va falloir que je prenne mes distances avec ma fameuse intuition, car cette affaire n'a pas l'air simple !

- En réalité, on peut soupçonner tout le monde ici, même la patronne et son kit de maris... Mais les deux que je viens de te causer ont quand même droit à un accessit, non ? Si maintenant on continue la tournée des grands-ducs avec ceux que tu as approchés hier et ceux dont ce jeune homme t'a parlé, ça fait du monde : on commence par les de Beaudricourt. L'épouse que tu sembles avoir à la bonne et le petit dernier, d'accord : ils sont pratiquement hors de cause. Mais le SS ? Sa femme est formelle : elle s'est tout de suite endormie dans le boudoir, et ne peut pas affirmer que son petit farceur de mari n'a pas fait une fugue...

- D'accord, Marcel ! Mais ce coup de fil passé du XVI^e à 3 h, à peu de choses près au moment du second meurtre ?

- C'est effectivement peu clair. Mais le meurtrier pourrait avoir eu recours à un ou une complice pour brouiller les pistes, l'avoir fait téléphoner à 3 h juste après qu'il ait remis le couvert. Cela dit, ça n'explique pas les circonstances de la survenue de la fille une demi-heure après celle de son fiancé. À moins qu'elle n'ait été assommée au moment du premier meurtre... Bon, continuons : il y a l'étudiant jalmince, le Benoît, qui s'est battu avec Gérard pour sa Sandrine. Là, le mobile est de taille.

- Mais ça fait un an que la bagarre a eu lieu...

- Mouais... Et Alain Gilles, l'assistant, exaspéré par les allumages à répétition de sa déesse griffue. Il bave d'envie devant les frasques qu'elle lui met sous le nez, comme un

roast-beef qu'on exhiberait à un chien enchaîné! Il y a de quoi se faire péter la cocotte-minute, non?

- Là, j'admets! Il va falloir vérifier... Et tu as gardé le meilleur pour la fin, dans ce schéma racinien : Cruella en personne – sorte de bourreau supplicé, car elle endure elle-même ce qu'elle fait subir à son enseignant martyr : celui qui ne lui a accordé qu'une nuit ses faveurs et celle qu'elle rêve de mettre dans son lit filent soudain le parfait amour – un amour exclusif qui lui ferme à la fois les deux portes! On imagine ce don Juan au féminin dans les pires affres, et sortant de ses gonds! Bref, c'est notre suspect numéro un, non?

- Sans doute! Tiens, à propos, quel est son blase à cette brave dame?

Marcel se tourne vers Panurge.

- Le surnom qu'elle ne quitte plus nous a presque fait oublier Ghislaine Pasquanini! Mais qu'avez-vous, Mon Père, vous n'avez pas l'air bien. Vous êtes tout pâle...

Avec Panurge, nous franchissons l'entrée du bâtiment A, qui abrite la philo et les lettres, tandis que Marcel est resté aux *Mariniers* pour essayer de cuisiner Docteur Sim et le Kaiser. Autant faire réciter les *Pensées* de Pascal à deux primates aphasiques! Je lui souhaite bien du courage!

Quant à moi, je suis à peine remis de mes émotions : Ghislaine!...

C'était donc un rêve prémonitoire! C'est comme si mon passé faisait soudain une manif derrière moi! En une seconde, j'ai été rejoint par ma vie estudiantine et ce cauchemar de l'autre nuit, interrompu par le mystérieux coup de fil...

De Bernard-Marie Garreau :

Marguerite Audoux, la couturière des lettres, Tallandier, 1991
[Prix de l'Essai de la Société des gens de lettres 1992].

La Famille de Marguerite Audoux, Thèse pour le doctorat, deux tomes, Presses du Septentrion, Lille, 1996 [Prix du Conseil général du Cher 1996].

Marguerite Audoux, la famille réinventée, INDIGO & Côté-femmes éditions, 1997 (Frontispice de Michel Caron et préface de Serge Duret).

Le Grand Queue, roman, L'Harmattan, 2002.

Les Pages froides, roman, L'Harmattan, 2005.

Marie-France Estève, ou Quand la vie vous fait la peau, récit biographique, EDD Strapontins, Cagnes-sur-Mer, 2010.

Claire obscure, nouvelles, e muet, Briare-le-Canal, 2013.

Le Diplôme d'assassin, Envolume, 2016.

Litanies pour des salauds, Envolume, 2017

www.editionsenvolume.com
courrier@editionsenvolume.com
https://www.instagram.com/editions_envolume
<https://www.facebook.com/EditionsEnvolume>
101, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris, France

Tous droits réservés
Dépôt légal : novembre 2018
ISBN : 978-2-37114-065-3
Diffusion/Distribution : CEDIF/Pollen

Table des matières

I - En guise de prologue : un terrain plutôt vague	11
II - De manoir en isba	25
III - Les dessous de l' <i>Alma mater</i>	39
IV - D'autres dessous	57
V - « Crois en ta vie, petit! »	77
VI - Les nanas prennent le relais	95
VII - Retour sur les bancs de la fac	115
VIII - Brasillach et Mao montent en bateau	139
IX - Les ballerines rouges de Bastille	159
X - <i>Le Tango des empaffés</i>	179
XI - La tournée des hostos	215
XII - La Petite Chapelle	231
XIII - La Nuit des Écluses	263
XIV - Silence, on tourne!	281
XV - Épilogue en forme de Bentley	289

Envelope